

G.H. Weil

GUYANA

Roman

Atramenta

Introduction.

Deux légionnaires disparaissent dans la forêt Amazonienne au cours d'un banal exercice.

Au Suriname, une exploitation forestière Libyenne, sert de plaque tournante à un important trafic de diamants.

Bibert, un vagabond des mers, quitte le Honduras pour répondre à la demande d'un ami. Hélas en arrivant, Clara la ravissante compagne de Mahmud, lui apprend qu'il a été enlevé ou tué par de mystérieux trafiquants. Commence alors une poursuite, qui va les mettre en présence d'un personnage hors du commun. Alsacien, devenu chef de tribu, Schmidt est en Amazonie l'un des derniers, 'chercheurs d'Amourette'.

Au cœur de l'enfer vert, les deux aventuriers vont se trouver confrontés à de dangereux terroristes installés dans un site précolombien de la jungle du Guyana pour y préparer une opération destinée à frapper le monde occidental et ses symboles.

Ils veulent modifier la trajectoire d'un satellite, lancé par Ariane V depuis le Centre spatial Guyanais, afin de détruire la Station Spatiale Internationale (ISS)

1

« Halte, cessez le tir ! Bordel de merde, quand je dis halte, il faut halter ! Qui c'est qui m'a foutu des pékins pareils ! »

L'adjudant-chef Wurtz fulmine, comme d'habitude il n'hésite pas à en faire profiter son environnement. Sa colère présente est d'autant plus grande qu'elle sert à masquer un sentiment moins avouable, l'inquiétude. Une appréhension causée par l'incompréhensible disparition de deux éclaireurs du groupe voltige. Partis en reconnaissance bien avant l'aube, ils devraient être revenus rendre compte de leur mission depuis plus de trois heures. D'avantage que l'absence de ses hommes, c'est la conséquence de leur défection qui lui pose problème. L'embuscade prévue risque fortement d'échouer. Or, le vieux juteux n'aime pas faillir à son devoir. Il tient par-dessus tout à sa réputation de baroudeur et entend continuer d'apporter aux 'bleusailles' la preuve de l'infailibilité des anciens. La première section de la quatrième compagnie de combat du 3^o Régiment Étranger d'Infanterie... Sa section ! Sert depuis une semaine de 'plastron' à un détachement d'élèves officiers, tout juste débarqués de St. Cyr-l'École. Les Aspirants en fin de cycle viennent en Guyane, pour un stage appelé couramment 'spécialisation jungle'. C'est la Légion qui fournit les moyens logistiques et les effectifs pour cet entraînement, considéré comme particulièrement efficace. Redouté d'ailleurs en d'égales proportions par les 'heureux' candidats. Tous volontaires pourtant, appelés après sélection à venir goûter les joies du crapahut en forêt équatoriale humide. Les meilleurs éléments des trois armes viennent s'y exercer, ainsi que de nombreux détachements provenant des forces européennes ou alliées. Cette

responsabilité, confiée au régiment Étranger, tient pour une large part à son implantation sur la base de Kourou, offrant bien sûr un accès direct sur la forêt Amazonienne tout en bénéficiant des facilités technologiques du Centre spatial guyanais. Mais aussi -surtout- à la très forte technicité de ses cadres, formés aux méthodes de combats ainsi qu'à celles de survie en ce milieu aussi spécifique qu'inhospitalier.

À quarante-sept ans, l'adjudant-chef approche de l'âge limite. L'idée lui en apparaît floue, bien que le fossé qui l'en sépare semble se combler à une vitesse étonnante. Plus que trois années de service et la vie civile lui offrira les choix d'une nouvelle existence. Être né au mois de juin lui avait permis de s'engager à peine âgé de dix-sept ans et demi, dans la 'régulière' d'abord puis, par suite d'erreur de parcours, en optant pour la Légion. Il ne regretta pas cette décision, et resta fidèle à sa nouvelle patrie. Trouvant au sein de ce corps prestigieux, un parfait équilibre entre son goût de l'aventure et la nécessité d'être maintenu dans certaines limites, de dépendre de règles autant que de certitudes. Ce qui lui permettait d'éviter les dérapages intempestifs auxquels sa nature insouciant risquait trop facilement de l'exposer. Une seule ombre au tableau, un tout petit bémol venait parfois ternir sa félicité. Tout au long de sa carrière de sous-officier il n'avait jamais pu se départir d'une interrogation. D'une pensée récurrente, agaçante comme une carie mal soignée. Qu'aurait été sa vie s'il n'avait eu le goût et les aptitudes au service des armes ?

Souvent durant les longues heures d'attentes qui composent une large part de la vie du soldat, il se prenait à s'inventer des scénarios interchangeable. menant une vie rangée, ouvrier dans une grande usine... Non, décidément c'était impossible, trop incompatible avec son caractère épris d'horizons non figés. Truand... Pourquoi pas ? Le goût du risque y existe aussi ! Pourtant, si comme à la caserne la promiscuité est le lot de ces coteries, celle des malfrats possède à présent des colorations et des accents qui ont décidément trop glissés vers le sud. Alors quoi ? Serait-il devenu aventurier au petit-pied, Patron de PME. Marchand de gaufres ? Vendeur de voitures ! Impossible de savoir, il y faudrait deux vies ! Telle était la conclusion

à laquelle, immanquablement, il aboutissait.

Très vite il s'efforça de rejeter ces pensées, les interrogations qu'elles faisaient naître s'avérant par trop déstabilisantes. Après tout il n'est qu'un 'vétérant', dépourvu de tout bagage universitaire. Ses seules certitudes étaient celles glanées dans la lecture des pages d'un manuel, celui du « petit gradé en campagne ».

Après de nombreuses heures passées à quadriller le terrain pour tenter de localiser les disparus, la mort dans l'âme, il se résolu à rendre compte à sa hiérarchie. Les manœuvres furent suspendues pour la durée des recherches. Mais deux jours plus tard, les hélicoptères de l'A.L.A.T. et les reconnaissances satellitaires et aérienne n'ayant rien permis de déceler, il fallut bien se résigner à reprendre les activités ordinaires. L'adjudant-chef et sa section furent crédités d'une semaine supplémentaire pour poursuivre leurs battues. Hélas, à l'issue de ce délai, faute de résultats, même eux durent reprendre la routine et retourner aux joies du crapahut.

La Légion déclara les deux hommes « disparus en service », passé le délai réglementaire pour avoir le droit de figurer comme décédés sur les registres de l'administration, de glorieuses funérailles avec les honneurs militaires leur seraient rendues.

Du même côté de l'atlantique, mais plus haut en latitude, le skipper d'un vieux gréement se morfond. Depuis deux jours il est englué dans une calmasse, qui fige le temps et les éléments. Ce genre de situation n'entame habituellement pas sa sérénité. Contemplatif et amateurs de bons livres, il laisse volontiers traîner une ligne alibi. Gardant un œil dessus l'autre sur sa lecture, ainsi qu'une oreille à l'écoute des bruits ambiants tandis que la deuxième cherche à déceler le plus infime friselis annonciateur d'une risée libératrice. Une calmasse est un calme plat, sans vent pour soulever la mer et faire avancer le voilier. L'océan semble dormir, agité seulement d'une molle houle, qualifiée de résiduelle par les spécialistes et de chiante par ceux qui en subissent les effets. Le voilier privé de vitesse dérive au rythme du roulis, la principale manifestation perceptible, à part la vague nausée qui en résulte, est d'ordre sonore. Le balancement du gréement génère force grincements et craquements, plus ou moins

identifiés. Lancinants, au point d'en devenir agaçants, à la limite du supportable. À tel point que le moindre choc inhabituel venant troubler cette quiétude sera perçut comme un dérivatif, une attraction bienvenue, suscitant un intérêt aussi bref que soudain. Enfin, pas tous les bruits, il faut en excepter ceux provenant de la masse liquide sur laquelle l'entité flottante semble se vautrer, car les vieilles terreurs, les superstitions ancestrales reprennent alors immédiatement le dessus. Le danger est là ! Il rôde prêt à frapper, on l'entend ! Puis tout s'apaise, on pourrait croire avoir rêvé. L'attente reprend, bercée par l'espoir du retour des alizés, ces vents porteurs d'une délivrance follement espérée. La chaleur, vite accablante, ajoute sa pesanteur à la désolation ambiante.

Mais ni l'atmosphère, ni le climat ne sont causes de l'agitation qui s'est emparée de Bibert, le maître du bord. Son impatience puise ses origines dans les lignes d'un message, reçu par internet juste avant le départ. Ce message électronique provenait de son ami Mahmud, la teneur en était aussi concise que péremptoire !

Mahmud Abengreen, comme son nom ne l'indiquait pas était libyen. Enfin il avait passé toute son enfance en France, avant d'opter pour sa nationalité d'origine lorsque la démocratie put enfin s'y implanter. Actuellement basé au fin fond du Suriname, il dirigeait un chantier d'exploitation forestière. C'était à l'occasion de ses premières armes dans le métier, quelque part dans l'Afrique centrale, que Bibert avait fait sa rencontre au cours d'une exploration hasardeuse menée au nord Congo. Depuis ils s'étaient quelque peu perdu de vue, tout en entretenant un solide lien fait d'amitié et d'estime.

Mahmoud était parti au Suriname et Bibert après de nombreuses péripéties, entre mer de Chine, océan Indien et Pacifique, avait posé son sac sur l'île de la Cigogne. Était-ce le nom qui l'avait attiré sur ce petit archipel perdu dans la mer des caraïbes, au large des rivages du Honduras ? Il s'en défendait, mais avec une mollesse révélatrice. Familier des navigations adolescentes dans l'archipel des Glénant, il avait une pensée émue pour l'îlot qui portait le même nom, là-bas, au large de Lesconil.

Pour l'heure, avec nostalgie il regardait le petit amas de nuages

qui indiquait encore la présence de ces terres qui allaient bientôt disparaître dans son sillage. Du moins c'était là son souhait et sa préoccupation principale du moment, fuir ce calme éprouvant et rejoindre son ancien ami, qui semblait s'être mis dans une mauvaise passe. Pour s'occuper l'esprit et échapper aux idées noires qui commençaient à avoir raison de son optimisme naturel, le marin entrepris de descendre dans le carré du voilier. Y avisant le message posé sur la table à cartes, il entame la relecture d'un texte qu'il connaît pourtant presque par cœur.

« J'ai un gros, gros problème et besoin de ton aide urgente. Il faudrait que tu viennes avec ton voilier (le mot était souligné) au port de Paramaribo Je n'ai pas le temps de te fournir plus d'explications. Clara, une amie, est aussi prévenue et vous me rejoindrez ensemble, j'espère... Je ne pense pas avoir la possibilité de m'extraire d'ici, je vous y attendrai. Je compte sur toi.

PS. Fait vite ! »

Bibert maugréait en reposant le message imprimé. Faire vite ! Comme il y allait le copain, un voilier est tout ce que l'on veut, sauf un moyen rapide de déplacement. Pourtant, à peine deux heures après avoir pris connaissance de cette injonction, le navire et son skipper passaient les bouées du chenal. Devant lui s'ouvrait l'accès aux immensités océanes. Tandis que, derrière, s'estompaient en même temps que le paysage, les regrets et les frayeurs. Car coïncidence du destin, le départ avait été programmé bien avant l'appel au secours et pour d'autres causes. Tout c'était joué la veille au soir, au cours du repas qu'il offrait à sa fidèle amie dans le meilleur restaurant de cette partie d'entre Amériques. Précisément au moment où un homme, dissimulé dans la masse des clients, lui avait soufflé : « Ne te retourne pas, amigo ! Ceci est notre dernier avertissement. Si demain tu es encore ici, cours chercher le padre de la paroisse pour organiser tes obsèques. Nous ne le répéterons pas. Adios ! »

Bibert avait pris très au sérieux la menace. Il gardait trop précisément en mémoire le corps de son ami Manuel, gisant carbonisé dans les restes fumants de leur fabrique-entrepôt.

La rencontre avec ce garçon sympathique datait de son arrivée dans cette baie tranquille, voici un an presque jours pour jours. Manuel survivait en donnant des coups de main et en proposant ses services aux propriétaires des voiliers et embarcations de tout type, qui faisaient relâche dans ces eaux abritées. Informations, fournitures diverses, vivres, eau, filles ou cigarettes : « Et plus... Si affinité ! » Avait-il coutume d'ajouter, avec un clin d'œil explicite. Par sa gentillesse et sa débrouillardise, il sût rapidement gagner l'amitié du navigateur. Complicité amicale qui se concrétisa rapidement par une association.

L'entreprise débuta sur une simple observation, les autochtones consommaient, sans modération, un alcool local assez titré en degrés. Cette boisson est obtenue, de façon tout à fait artisanale, par la fermentation du maïs sans distillation. Désignée sous l'appellation floue de 'Whisky local', c'est une machine à bousiller les neurones très efficace. À l'origine, Manuel était professeur dans un collège agricole. Il aurait voulu être chercheur scientifique, mais il n'avait pas pu payer les études nécessaires. Alors, il cherchait... Pour son compte. Un soir de spleen, se livrant à des expériences dans un bar de la plage, il concocta un genre de cocktail détonant ! Mélange de Whisky local et de vin de palme. Cela donnait une boisson très douce et quelque peu agréable, mais carbonisante. Malgré ou peut-être grâce à cela, très vite ceux ou celles qui la goûtaient en redemandèrent. Constatant cet engouement, nos deux compères conçurent le projet, farfelu, d'en faire la commercialisation sous l'appellation de 'Liquor dos Incas', le « Pitchu ». (Pas vraiment très originale, mais leurs clients n'étaient pas regardants, ne sachant souvent même pas lire.) Appliquant la recette du pâté d'alouette (50/50). Mélangeant une bouteille de whisky d'un litre... avec une bonbonne de vin de palme de cinq litres. La production s'avéra peu onéreuse et d'un excellent rapport. Le whisky chargé en degrés n'était bien sûr pas de première qualité mais vraiment bon marché. Le vin de palme lui ne coûtait pratiquement que le mal d'aller le chercher.

Bibert, dans ce partenariat c'était contenté d'apporter les capitaux. Juste de quoi couvrir les premiers frais d'installation et, comme le

disait plaisamment Manuel, « Amorcer la pompe. » Depuis, ça marchait le feu de Dieu ! Au point qu'ils n'arrivaient pas à satisfaire la demande, provenant surtout des nombreux consommateurs de l'établissement qui jouxtait leur 'manufacture'.

Inévitablement, 'quelqu'un' bientôt viendra leur proposer de 'développer' l'affaire. Bien sûr, les deux complices comprennent vite que la donne n'est plus la même, Soledad, la patronne du bar où ils avaient 'testé' le mélange et continuaient de faire leur plus gros chiffre d'affaires, en rajouta une couche ; « Ce sont des narcotrafiquants, la Mafia est derrière. Prenez garde, la plupart du temps ce genre de propositions ne portent pas bonheur à ceux qui ne sont pas de la grande famille. Sans compter que votre commerce et totalement illicite et que si vous échappez aux malfrats, la police pourrait bien vous mettre de l'eau dans le mélange. Vous savez que les geôles locales ne sont pas équipées de télévision, même à Tegucigalpa, la capitale. »

Manuel n'accepta pas sans protestations l'intrusion mafieuse. Il fulminait en clamant à ses clients, qui tous heureusement étaient aussi ses amis.

« Voilà ! C'est toujours pareil, chaque fois qu'un business marche, que je suis en passe de figurer dans les dix plus grandes fortunes de la planète, des malpolis viennent pour casser la cabane. Bon, s'ils veulent la guerre, ils l'auront. Nous n'allons pas nous laisser impressionner par le premier parrain venu. De toute façon, ça doit être très exagéré, toutes ces histoires de racket. C'est le cinéma qui crée ces légendes. Avec nous, pas de scénario à la mode sicilienne. D'ailleurs, je vais acheter un flingue, au cas où ! »

Rassurés par cette détermination et l'apparente tranquillité des jours suivants, Bibert laissa flotter les rubans. Les deux acolytes parvinrent même, au bout de quelques jours, à oublier presque complètement l'incident, au point de se persuader que les autres avaient les mêmes facultés d'oubli. Aussi, quand l'intermédiaire vint à l'improviste pour réitérer ses propositions, le traitèrent-ils comme un joyeux rigolo en lui proposant d'acheter un appareil à faire les

gaufres ! Tout heureux, croyant avoir solutionné définitivement le problème, le duo replongea dans ses baquets de bibine alcoolisée. L'un appréciait l'argent facile, l'autre la compagnie de Soledad.

Moins de quinze jours plus tard, le hangar loué pour les besoins de la production était en flammes. Manuel qui, par sécurité, dormait à l'intérieur, ne se réveilla pas. Son corps carbonisé eut même droit à une seconde crémation, pour bénéficier d'une urne. Déposée au bout du bar de Soledad, ses anciens clients furent ainsi en mesure de continuer à lui porter des toasts. La police refusa catégoriquement d'ouvrir une enquête, devant la réprobation manifestée par Bibert, elle prétextait que leur activité était illégale et qu'ils n'avaient, fait aggravant, payé aucunes taxes ou contributions aux forces de l'ordre locales, en conséquence, lui le survivant, devait s'estimer heureux de s'en tirer à si bon compte. Écœurés mais pas abattu, avec l'aide de Soledad Bibert se mit en quête d'un nouveau lieu susceptible de l'accueillir afin de reprendre ses activités, de manière plus discrète et anonyme, toutefois. La patronne du bar prit même la précaution de négocier une protection, quasi officielle, sous forme de royalties versées au commissaire du quartier. Les affaires semblaient repartir d'un bon pied, d'autant que la cohabitation avec sa nouvelle partenaire s'avérait n'offrir que des avantages pour l'ex-navigateur devenu bootlegger. Le couple était en route sinon pour la fortune, en tous cas pour la félicité conjugale. La jeune métisse, possédait un caractère bien trempé, tenir un bar dans un quartier pareil n'était pas à la portée de n'importe quelle enfant de Marie, disait-elle en riant. C'est la gentillesse du marin, plus que la complicité charnelle qu'elle partageait avec lui, qui l'avait séduite. Mais elle restait femme d'affaire avant tout. Fille du port, Soledad se contentait du quotidien, remerciant Dieu dans sa prière du soir, pour la journée écoulée, sans songer à demander protection pour le lendemain et les jours suivants. Cette sage philosophie de l'existence lui évita d'inutiles regrets lorsqu'un soir, attablé avec des amis dans un restaurant du bourg, Bibert senti la pointe d'un couteau s'appuyer sur son dos tandis qu'une voix douce lui faisait comprendre que les choses n'en resteraient pas là et que les tractations commerciales reprenaient. Le repas en fut gâché, le glas de toutes perspectives communes venait de

retentir.

Soledad sut avant l'aube que son amour au long cours avait, non pas sombré, mais largué les amarres pour un destin inconnu. Le marin avait eu la faiblesse de préférer cette incertitude à la perspective d'une fin accidentelle, aussi irrémédiable que proche, s'il s'obstinait dans son négoce. Non qu'il fût lâche, mais il est des évidences qui entraînent des décisions, comme si les choses étaient écrites d'avance sur le livre de la destinée et qu'il n'existât d'autres alternatives.

Après être passé par la poste, le seul endroit de l'île bénéficiant d'une connexion internet, il lui fallu moins d'une heure pour appareiller et clore ce chapitre de son existence. Le courriel de son ami tombait à pic pour lui fournir bonne conscience et atténuer ses éventuels remords, lui procurant un motif et un but.

Parti à la faveur d'un vent portant, il se retrouva encalminé avant la tombée de la nuit. Cloué sur place depuis cinquante heures, subissant même une légère dérive due à un courant traître qui le faisait peu à peu perdre la distance déjà parcourue. À cette allure, songeait-il avec découragement, il vaudrait mieux faire le tour par Panama et le cap Horn pour être sur d'atteindre les côtes du Surinam. Comme d'habitude sur les voiliers, le vent est soit absent, soit trop fort. Quand par extraordinaire il souffle avec la force idéale, c'est dans la mauvaise direction. En dépit de ces avatars, et grâce essentiellement à son moteur d'appoint, Bibert pu s'amarrer au quai délabré, couvert de mazout et détritrus en tout genre de la marina du port de Paramaribo. Il n'avait pas fini de ranger le fouillis qui encombrait le pont suite à ses manœuvres d'accostage, qu'une femme mince l'apostropha d'un vigoureux : « Hé ! Vous, le navigateur, là ! Vous êtes bien Bibert, l'ami de Mahmoud ?

— Affirmatif ! Pourquoi ?

— Je suis Clara, peut-être Mahmoud vous a-t-il parlé de moi.

— Effectivement, il n'y a pas si longtemps que cela d'ailleurs.

— Voulez-vous que je vous attende pendant que vous finissez vos travaux de rangement ? Nous pourrons ensuite trouver un endroit pour en discuter plus... Confortablement.

— Pas de problème ! J'ai presque fini. Juste le temps de passer à

la douane, la police pour les formalités d'entrée sur le territoire et les bureaux du port pour signaler ma présence et je suis à vous

— Oh, la, la ! Écoutez, je n'ai aucun goût pour les attentes dans les locaux de l'administration. Surtout ici ! Retrouvez-moi plutôt à mon hôtel, le 'Strable' avenue Ronald Venetiaan. Ça vous convient ?

— Comme il vous plaira ! Ne soyez pas trop impatiente, les autorités sont particulièrement tatillonnes dans ces républiques 'sauce piment'. Il est probable que j'en aurai pour plusieurs heures. Ils arrivent toujours à trouver un document manquant ou incomplet. Juste histoire d'obtenir une petite gratification monétaire. »

Avec un sourire, la jeune femme laissa le marin rassembler ses pièces d'identité et s'éloigna en direction du centre-ville, à quelques centaines de mètres de l'autre côté des docks.

2

Clara était botaniste, elle travaillait à Kourou dans les locaux du CIRAD, pour effectuer des recherches sur la flore amazonienne. Bien qu'ayant dépassé la quarantaine, elle avait conservée un corps mince et souple de femme rompue aux exercices physiques. Les contraintes de la vie au sein de milieux naturels, souvent hostiles, l'avaient préservée des empâtements d'une vie plus bourgeoise. Pas vraiment une beauté au demeurant, mais un charme qui laissait peu d'hommes indifférents. Elle avait fait la connaissance de Mahmoud lors d'un vol de liaison entre Cayenne et la métropole. D'abord intéressée par son expérience de forestier, elle avait bientôt ressenti pour cet homme taciturne une attirance plus... personnelle. Prenant prétexte de l'étude d'une variété d'arbres, le Wapa, représentant la majeure partie de la production du chantier qu'il dirigeait, elle décida d'aller le rejoindre. Ce devait être le début d'une série de déconvenues dont elle ne pouvait soupçonner qu'elles allaient mettre son existence même en péril.

Dès sa descente d'avion, l'absence du forestier ou d'un quelconque représentant de celui-ci, commença de susciter son légitime étonnement. La légère contrariété consécutive allait très vite dégénérer en irritation lorsqu'elle fut en mesure de constater que sa chambre d'hôtel n'avait pas été réservée et qu'aucun message ne l'y attendait. Elle éprouva un bref soulagement lorsque le réceptionniste, répondant à un appel téléphonique, l'avisait que celui-ci était destiné à une certaine signora Clara. Soulagement ressenti céda immédiatement la place à une réelle colère en écoutant la communication. Un homme à l'accent rauque et bizarrement chantant, l'informait que son

ami était en mission, injoignable pour plusieurs années. Le mieux qu'elle puisse faire était de retourner d'où elle venait et d'oublier l'incident ! Là-dessus son interlocuteur raccrocha, sans autres explications. Ulcérée, la jeune femme éprouva quasi instantanément un doute, que son intuition eut tôt fait de transformer en certitude, quelque chose ne collait pas ! Ne sachant que faire, elle se dirigea vers les ascenseurs avec l'intention de gagner la chambre que le préposé avait fini par lui accorder et réfléchir avant de prendre une décision. Passant devant le petit comptoir qui tenait lieu d'agence de voyage ainsi que de salle internet, elle éprouva brusquement l'envie de consulter sa messagerie. Surprise, un courriel de Mahmoud l'y attendait, il était bref mais confirmait les pires craintes de la jeune femme. En quelques mots, son ami l'avisait être victime de graves menaces pour avoir découvert que son entreprise servait de plaque tournante à un important trafic de diamants et de pierres brutes. Elle trouverait plus de précisions dans un billet caché chez 'Charli', au chantier. Mais il espérait, d'ici là, avoir réglé son problème et pouvoir la recontacter ou la rencontrer au 'Strable' Hôtel. Si ce ne devait pas être le cas, qu'elle attende l'arrivée de son ami Bibert. Prévenu, celui-ci devait prochainement arriver dans le bassin des yachts de Paramaribo à bord de son rafiôt portant le nom de *Mélo des flots*. En l'absence de toutes formules finales et de plus de précision, il était facile d'en déduire que le message avait été rédigé dans l'urgence absolue. Désespérée, Clara donna quelques coups de fil et ne se résignant pas à attendre passivement l'arrivée de cet improbable ami navigateur, elle résolut d'aller flâner vers les docks, du côté des bureaux de l'administration portuaire.

Toute à ses pensées, en quittant Bibert elle avait repris la direction de son hôtel, craignant de devoir supporter une assez longue attente. En réalité, il ne s'écoula pas plus de quarante-cinq minutes avant que le navigateur ne la rejoigne dans le lobby. Une longue pratique des escales africaines lui avait permis de maîtriser l'exercice relationnel imposé par les services de l'immigration.

Mettant en commun leurs maigres informations, ils convinrent de se rendre sans plus tarder sur le site du chantier forestier où travaillait Mahmoud. D'après la carte la distance n'excédait pas cent soixante

kilomètres, à peine l'affaire de deux ou trois heures de route, estimèrent-ils. Le temps de préparer un bagage léger, de louer à la seule agence Avis du pays, une japonaise 4 × 4 déglinguée et ils quittaient la zone portuaire de Paramaribo. Traversant la ville puis ses interminables banlieues, ils s'enfoncèrent, avec appréhension, sous les premiers couverts de la jungle.

Bien que portant le titre de *main road* sur la carte, la route goudronnée n'existait que pour les cinq ou six premiers kilomètres. La piste prenait ensuite le relais. Une très mauvaise piste pleine de trous et encombrée par une intense circulation d'animaux, de charrettes et de quidams. Toute cette population zigzaguait entre les épaves de camions et voitures qui achevaient de se délabrer là où elles avaient rendu l'âme. Il leur fallut quatre heures de poussière et de sueur avant de parvenir à un embranchement, de là une route privée conduisait, en quelques minutes, jusqu'aux bâtiments de la société forestière.

En toute logique, leurs inquiétudes ayant augmenté au rythme de leur fatigue, ils s'attendaient à trouver un tas de ruines fumantes avec des cadavres éparpillés tout autour. Mais tout semblait intact et les ouvriers vaquaient à leurs occupations de manière on ne peu plus ordinaire. En revanche aucun expatrié pour les recevoir, pour Clara cela tournait à l'habitude. En s'informant auprès d'un chauffeur de camion chargé de grumes énormes, ils furent dirigés vers un bâtiment un peu en retrait. C'était, apparemment, les ateliers et garages. Un gros homme en salopette, essuyant son visage en sueur avec un chiffon qui venait de servir à éponger un excédant de cambouis, s'avança vers eux en fronçant les sourcils.

« Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous foutez ici, nom de Dieu ! C'est interdit au public, on ne reçoit pas de visiteurs. Allez ouste ! Foutez-moi le camp et vite !

— Attendez, ne vous énervez pas ! Nous ne sommes pas des touristes, nous cherchons Mahmoud.

— Qu'est ce que vous lui voulez, à Mahmoud ?

— Lui parler, voici sa... fiancée et je suis un ami.

— Ben, il est plus là, Mahmoud. Excusez mon accueil mais il se passe de drôles de chose dans le secteur, ces temps-ci... Ah ! Vous

avez de la chance, voici la voiture de François, le chef de chantier. C'est lui qui remplace Mahmoud. Au fait, mon nom est Georgio Grammaticopoulos...Oui je suis Grec, nobody perfect ! Bon, j'ai du travail, excusez-moi. François va vous raconter. »

Une heure plus tard, confortablement installés dans le salon de sa villa de fonction, ils écoutaient en faisant fondre les glaçons dans leur verre de whisky, le récit de leur hôte.

« Ils sont arrivés de nuit, une dizaine tout au plus, mais puissamment armés... Ils se sont trompés de client, nous ne l'avons compris que le lendemain, bien sûr. Voyez-vous, nous ne sommes que trois blancs, enfin trois expatriés, sur ce chantier. Mahmoud est chef de site, Georgio chef de garage, moi je dirige la partie exploitation proprement dite. Mal renseignés, ils s'en sont d'abord pris au pauvre Grec. Vous avez pu juger à son accueil que celui-ci en est resté... légèrement traumatisé. La base vie est supposée bénéficier d'un gardiennage, essentiellement pour empêcher vols et pillages, bien sûr les gardiens dormaient tous ! Mais pas les chiens ! Leurs aboiements amenèrent les assaillants à se découvrir en tirant dans toutes les directions. Mahmoud qui était immédiatement sorti de sa maison, vint me rejoindre chez moi, dissimulés dans la boyerie nous les vîmes pénétrer chez le Grec puis ressortir, pour se diriger vers le domicile, de Mahmoud. Supposant une attaque de fanatiques déterminés à exterminer tous les blancs, il a sauté dans son véhicule. Son intention probable était de fuir pour rejoindre le chantier de coupe. Situé à moins de dix kilomètres en pleine forêt, il aurait pu s'y cacher en gagnant le campement des clandestins.

— Vous employez le conditionnel. C'est donc qu'il n'y est pas parvenu ? Clara ne peut se retenir de poser la question.

— Selon toutes vraisemblances, non. Nous avons retrouvé son véhicule, criblé de balles à mi-route, juste avant la bifurcation par où vous êtes arrivés, mais pas de trace du fugitif ou de son cadavre. Nous avons battu la zone toute une journée en pure perte, doit-on s'en affliger ou s'en réjouir, nous manquons d'éléments pour apprécier.

— Mais que voulaient ces hommes ? Pourquoi s'en prenaient-ils à

Mahmoud ?

— Aucune idée, j'ai juste pu voir, lorsqu'il a envoyé deux e mails depuis mon computer, qu'il avait mis la main sur un trafic important. Je préfère ne pas en savoir davantage, ils peuvent revenir. Qui sait ce qui se serait passé s'ils n'avaient dû se lancer à la poursuite du chef de site. Vraisemblablement nous auraient-ils tous descendus, ne serais-ce que pour ne pas laisser de témoins gênants derrière eux !

— Oui ! C'est en effet probable, mais la peur n'efface pas le danger, comme nous avons coutume de dire dans la marine. Ce n'est pas en taisant vos informations ou vos doutes que vous serez plus à l'abri d'un éventuel attentat. Au contraire, en nous aidant à retrouver notre ami et à démanteler ce réseau, vous ferez beaucoup plus pour votre sécurité. N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Si, bien sûr ! Excusez-moi mais nous sommes encore perturbés par cette agression. Alors, voilà ! Il y a de cela quelques semaines, j'ai remarqué les agissements singuliers de mon commis-cubeur, ce terme désigne l'employé qui mesure le volume, en mètres cubes et numérote les grumes destinées à l'exportation. À plusieurs reprises, en faisant des rondes de contrôle, je l'ai surpris à rôder dans le parc de stockage. Vu que c'est un parfait fainéant, ses explications de vérifications tardives m'ont laissé septique. J'ai donc renforcé ma surveillance, ce qui m'a permis de constater qu'il dissimulait de petits sachets de cuir, dans les billes dont les faces présentaient une importante cadranure. J'ai d'abord pensé à une quelconque pratique de sorcellerie. Mais en y regardant de plus près, j'ai pu constater que les bourses contenaient des diamants bruts, vous imaginez ma stupéfaction ! J'ai tout remis en place et couru prévenir Mahmoud. Il m'a conseillé de ne rien entreprendre à l'encontre du commis, de faire comme si je ne m'étais aperçu de rien. J'ai compris son idée par la suite. Quand les billes de bois, que nous appelons grumes dans notre jargon, arrivent au port pour être embarquées sur les cargos, elles sont préalablement stockées -sous douane- dans un enclos spécial appelé 'parc à bois'. Mahmoud, en sa qualité de Directeur, possède un droit d'accès. Il y a subtilisé les gemmes, qu'il a portées à la banque. Son intention tait bien sûr de confondre les complices de notre commis. C'est là qu'il a fait une grosse erreur, en croyant que

les diamants étaient récupérés au port, avant l'embarquement. Les souricières, montées avec l'aide de dockers choisis parmi les plus fiables et costauds de la société, n'ont rien donné... Et pour cause, les destinataires se trouvaient outre atlantique dans les ports de débarquement ou chez les acheteurs destinataires. En revanche, notre homme au chantier a été avisé de la tentative d'interception. Il a immédiatement déguerpi, sans laisser d'adresse, vous imaginez bien. De retour au chantier, Mahmoud s'interrogeait sur la conduite à tenir. Devait-il remettre les valeurs à la police ? Vu la corruption ambiante, ils n'y feraient pas long feu ! Nous en avons longuement discuté et nous avons convenu de les laisser en lieu sur. Au moins jusqu'à ce que l'affaire soit classée. Quitte, la possibilité en avait été envisagée, à les rendre aux trafiquants dans le cas où ceux-ci deviendraient menaçants et voudraient récupérer leurs mises. Nous n'en avons pas eu le temps, nous supposons une prise de contact entre eux et nous, peut-être assortie de menaces ou de manœuvres d'intimidation. Il n'en a rien été, ce fut, la même nuit, l'attaque puis la disparition de notre chef. Voilà vous en savez autant que moi, à présent. Mais vous d'ailleurs, que comptez-vous faire ?

— Bonne question, la réponse tient en quelques mots... Nous n'en savons strictement rien ! À moins que Clara n'ait une vision plus claire de la situation, que la mienne.

— Quelqu'un remettait bien les pierres à votre commis. C'est forcément un, ou des hommes, de la région. Y a-t-il une mine de diamants dans la zone ?

— Non, pas à ma connaissance. Il en existe bien une ou deux, mais on y extrait de l'or uniquement. Pour le diamant, il faut descendre bien plus bas dans l'Amazonie. Mon commis s'appelait Désiré Brokopondo, c'était un 'Bonis', c'est-à-dire un descendant de nègres marrons. Sa famille se trouve à Moivana, un village sur la frontière avec la Guyane française.

Bibert et Clara échangent un regard, sans avoir besoin de parler ils se comprennent. C'est la jeune femme qui répond à François.

— Nous allons nous y rendre. Pouvez-vous nous fournir un guide, si possible de la même ethnie ?

— Bien sûr, pas de problème ! Je vais vous fournir des cartes

détaillées ainsi que les noms et adresses d'amis Surinamiens occupant des postes importants dans le cadre du Programme opérationnel de coopération transfrontalière, qui est en vigueur jusqu'en 2013. »

Bibert, qui était resté plutôt passif dans cet échange de propos et d'informations, semble soudain perdre patience. Il laisse éclater sa frustration ; « Écoutez, vous deux, là, les spécialistes ! Je ne suis pas un professionnel de la forêt non plus que des échanges inter-états. J'aimerais bien que vous fassiez un effort pour mettre vos explications un peu plus à la portée du bétotien moyen. C'est possible ?

Clara s'empresse de répondre, tandis que François se borne à afficher un air consterné.

— Bien sûr ! Que veux-tu savoir, par exemple ?

— Hé bien... Par exemple, Désiré, le commis, il planque les diamants dans un endroit que François appelle 'cadrature'. C'est quoi ce truc et ça se trouve où ? J'apprends aussi que ce même Désiré est un descendant de 'nègre marron'. Fort bien, cela a-t-il rapport avec la couleur de sa peau ? Et maintenant, cette histoire de programme opérationnel...

— OK. Tu as raison bien sûr. Mais il était inutile d'en faire tout un cinéma ! Il te suffisait de poser la question au moment où tu en avais besoin. D'ailleurs, quand tu nous rabats les oreilles avec tes 'vents portants' ou tes 'ancres qui chassent'. Crois-tu que cela soit plus clair pour nous ? Bon, ceci posé, pour ce que j'en connais, la cadrature est une pourriture, elle apparaît dans le bois de cœur. Ce phénomène s'observe dans une grande partie des arbres ayant atteint l'âge propice pour leur exploitation. N'affectant pas la valeur intrinsèque de la grume, elle crée un vide dont la forme en étoile a justifiée la dénomination. C'est au fond de cette cavité, dont la profondeur n'excède guère quelques dizaines de centimètres, que le rusé commis dissimulait habilement le paquet. Il masquait ensuite l'orifice par un tampon de sciure mêlée au produit dont les forestiers se servent pour préserver le bois des attaques d'insectes, le 'Cérémule'. Les billes de bois sont toutes identifiées par des lettres et des numéros d'ordre. Il est donc facile de les retrouver lors de la réception. Une marque discrète portée au regard des caractéristiques

de cette bille sur le bordereau d'expédition, rendait aisé le repérage. Concernant ta deuxième question, les 'noirs-marrons', de l'Espagnol 'marrone' sont des esclaves révoltés, qui se sont enfuis des plantations avant l'abolition de l'esclavage. Leurs ancêtres avaient été capturés en Afrique occidentale, Ghana, Bénin, Côte d'Ivoire, surtout. D'abord réfugiés en forêt profonde pour échapper aux poursuites, ils se sont ensuite installés sur les rives des grands fleuves et se sont adaptés à la vie amazonienne, en partie grâce aux contacts rapprochés qu'ils eurent avec les amérindiens. Vivant dans une jungle proche de leurs milieux naturels, ils ont reconstitués une culture propre, issue de leurs diverses origines ethniques africaines. Leur langue est une base de portugais ou d'anglais qui s'est créolisée avec les apports de langues amérindiennes et européennes. Leur art est appelé art Tembé. Rien qu'en Guyane ils sont estimés selon un chiffre qui varie selon les sources, de quatre à soixante-dix mille, répartis en six groupes ethniques. À présent je laisse à François le soin de nous expliquer ce qu'il en est de ce programme, dont il veut que les responsables nous viennent en aide.

— Le Suriname, dont soixante pour cent de la population manque des ressources nécessaires à la satisfaction des besoins essentiels, est inscrit en Zone de Solidarité prioritaire depuis 1999. Ce qui a notamment permit une coopération avec la Guyane et la France, via le programme en question. J'ai été assez explicite ? »

Personne ne jugeant opportun d'en rajouter une couche, les protagonistes estimèrent judicieux de passer à table puis de s'octroyer quelques heures de repos, avant de s'élancer à la poursuite de Désiré Brokopondo.

On ne pouvait même plus parler de piste, les deux ornières parallèles qui en tenaient lieu alternaient les malédictions. nuage permanent de poussière latéritique, épaisse et envahissante, en saison sèche et borbier inextricable, en saison des pluies.

Les camions, responsables indéniables de la profondeur des sillons, ne s'en écartaient que lorsqu'ils versaient sur le flanc, finissant généralement sur place et dans cette position leur trop longue carrière. Les autres véhicules et usagers devaient se jeter en

brousse pour les éviter. Tous ces inconvénients n'empêchaient pas une importante fréquentation, la moyenne horaire des liaisons s'en ressentait, cinq heures pour parcourir cent-vingt kilomètres. Bibert au volant ne décolerait pas, Clara plus fataliste, tenta de mettre à profit ces interminables minutes pour gagner la confiance du guide. Celui-ci ne parlait qu'un étrange créole Surinamien, à base d'anglais, appelé 'Sranan tongo' dans les textes et 'Ndyuka' ou Taki-Taki par les locuteurs. L'homme, de plus, semblait méfiant et passablement inquiet, avec patience la jeune scientifique lui expliqua qu'il n'avait rien à craindre d'eux. Ni lui, ni ceux de sa famille ou de sa race, au contraire, car s'ils étaient sur cette route, c'était pour aider Désiré.

« Comprends-moi, ton frère est menacé et doit se cacher. Pourtant il faut lui faire comprendre qu'il n'échappera pas indéfiniment à ses poursuivants. Ceux-ci pensent sans doute avoir été trahis par Désiré et veulent se venger. La solution est simple, nous savons qui détient réellement les objets dérobés. Désiré nous indique où trouver ses commanditaires et nous le disculpons auprès d'eux. Il n'aura plus rien à craindre et pourra reprendre son job de commis. Comprends-tu bien ce que je te dis ? »

L'homme hocha la tête avec gravité mais ne prononça pas un mot. Clara capta le regard de Bibert dans le rétroviseur, tous deux espérèrent que ce discours lénifiant serait rapporté à l'intéressé et que Désiré accepterait de collaborer. C'était leur seule piste et probablement leur unique chance de pouvoir agir pour sauver Mahmoud.

Quand enfin ils arrivèrent en vue du fleuve et de la ville, la nuit était presque complètement tombée. Suivant les indications de leur guide, ils quittèrent l'horrible piste juste avant d'entrer dans les faubourgs. Se faufilant à grand peine entre les cabanes délabrées, ils comprirent que vu sa situation de poste frontalier principal et, officiellement du moins, unique avec la Guyane française, d'importantes forces de police et militaire devaient être cantonnées à Moivana. Bientôt d'ailleurs, comme en réponse à leurs muettes interrogations, le guide leur expliqua qu'ils allaient se dissimuler, eux et le véhicule, dans la propriété d'un ami. Les deux Blancs resteront cachés, tandis qu'il ira porter son message.